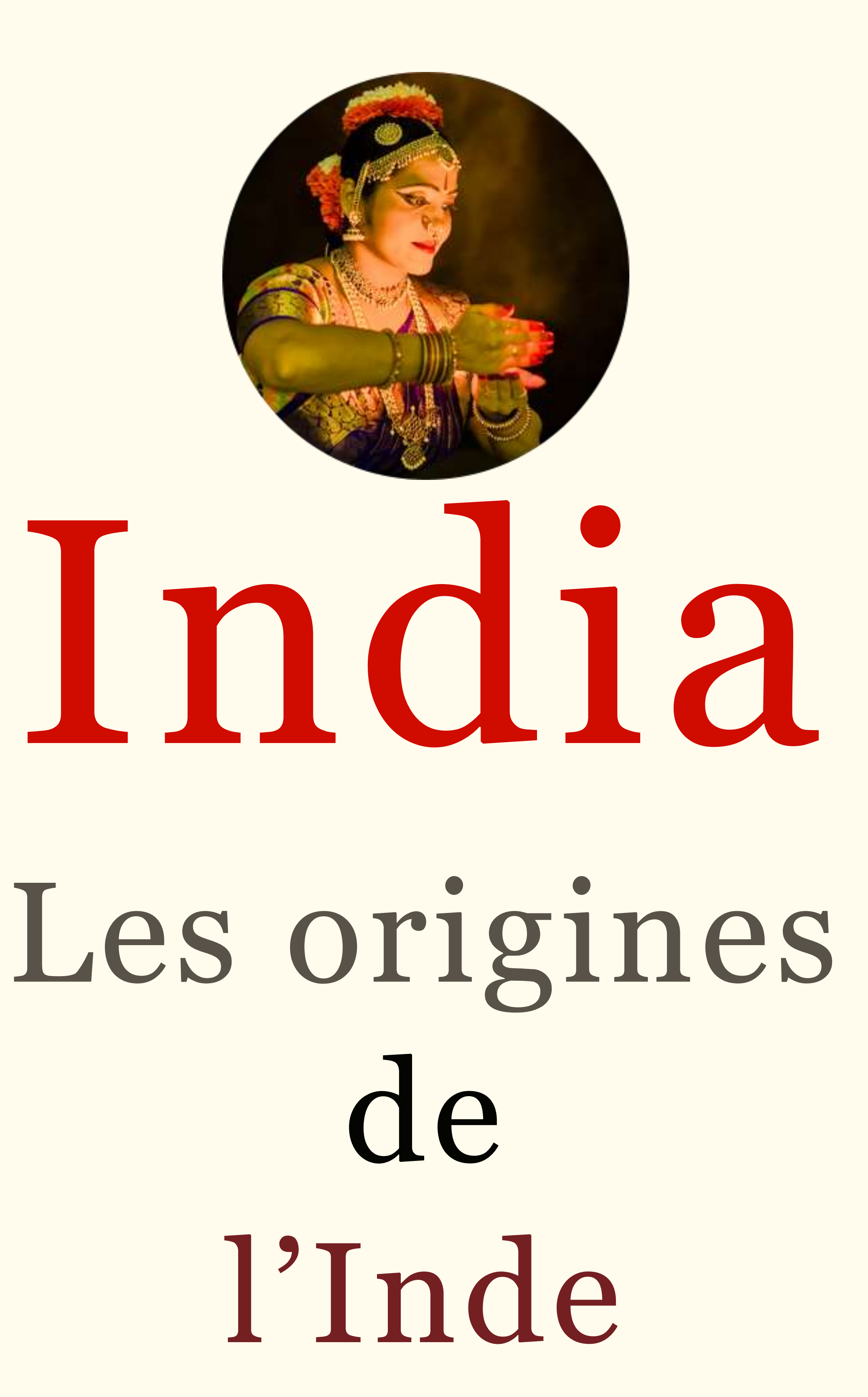
Hervé Cariou



India

Les origines de l'Inde

India

Les origines de l'Inde



Bharata natyam, danse classique tamile

Photo : Pashminu Mansukhani | Pixabay

Hervé Cariou

India : Les origines de l’Inde

Publication : 2022 | **seconde édition** revue et corrigée

Du même auteur :

1. Scythia : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. Brittia : L’Histoire méconnue des Bretons
3. Keltia : L’étrange Histoire des Celtes
4. Nâga : L'Histoire de la population nâga
5. Maya : L’Histoire de la population maya
6. Luzia : L’Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. Gaia : La Préhistoire revisitée
8. Koya : Les indices de la "génohistoire"
9. Sela : Des témoignages historiques surréels
10. Troia : L’Histoire de la Nouvelle-Troie
11. India : Les origines de l’Inde
12. Namaka : Les origines des peuples *antiques*
13. Europa : Les origines des Européens
14. Brittia II : Du Kalimantan à la Bretagne
15. NRYN : L’origine inconnue de notre humanité
16. Scythia: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. Ibéria : L’énigme proto-ibère
18. Furia : Les deux guerres mondiales décodées
19. Tè Ra : Quand l’Histoire dépasse la fiction
20. Origins of the Celts (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. Futuria : Le futur proche décodé

Introduction

En Occident, que savons-nous sur la protohistoire de l'Inde ? Poser la question, c'est quasiment y répondre. Cet essai, le onzième de l'auteur, s'inspire d'un constat : le pays antique (et actuel) le plus cité dans nos précédents essais est… l'Inde. En fait, si l'on considère un essai historique comme une enquête, nos investigations précédentes (essentiellement occidentales) mènent régulièrement vers ce pays.

Résumons donc (dans le désordre) ce que nous savons déjà. L'Inde domestiqua les bovins. Dans un lointain passé, elle abritait des… girafes. Elle contribua à la terminologie « indo-européenne » pour des raisons linguistiques. Elle abrite le site archéologique de Masol qui révolutionne l'anthropologie. Si l'on devait désigner la plus grande épopée antique, la guerre des Bhârata concurrencerait celle de Troie. Elle abritait un monothéisme « primitif » plus précoce que celui de l'Égypte antique. Les mystérieux rishis précédèrent les brahmanes (pourtant un des clergés les plus anciens de la planète).

Des traditions en Inde contenaient (avant l'heure) des germes du bouddhisme et du zoroastrisme. Philostrate (Lucius Flavius Philostratus), un orateur et un biographe romain de langue grecque, affirmait que le clergé antique de l'Égypte puisait ses origines en Inde. Il précise que cette immigration était consécutive à une « colère de la terre ». Enfin, il n'hésite pas à désigner les prêtres égyptiens comme des descendants de colons indiens en Éthiopie.

De nos jours, concernant l'origine des Sumériens, l'archéologie commence à regarder vers l'Est et en particulier, vers le delta de l'Indus. En fait, les historiens du XIXe la précédèrent en raison des liens linguistiques entre l'Inde et l'Europe. À l'époque, un débat enflamma la profession : l'Inde influença-t-elle les Indo-européens ou l'inverse ? À la faveur de l'occupation du pays par l'Empire britannique, la propagande prit le dessus et privilégia l'idée qu'une population indo-européenne (les Aryas) fonda l'Inde en apportant un langage : le sanskrit. Ces Aryas (un groupe tribal et pastoral, voire illettré) sont connus sous le nom d'Aryens. On connait les conséquences tragiques de cette propagande.

Pour les besoins de notre « enquête » et pour démontrer la profondeur de la civilisation de l'Inde, nous allons remonter dans le temps.



(Galerie photos sur l’Inde)
Photo : Murtaza Ali | Pixabay

L’Antiquité

> *« Né vers 90 av. J.-C., Diodore est originaire d’Agyrion, petite cité située à l’est de la Sicile. Il reçoit un enseignement rhétorique de qualité, signe qu’il est probablement issu d’une famille aisée. Il aurait visité les contrées d’Europe et d’Asie ainsi que l’Égypte entre 60 et 59 av. J.-C., avant de s’établir à Rome où il publie son unique ouvrage en 30 av. J.-C. »* Source : Wikipédia

Nous allons nous intéresser à cet unique ouvrage : la *Bibliothèque historique*. À l’origine, il contient 40 « livres » (volumes) dont seulement les 15 premiers sont connus. Enfin, nous utiliserons la traduction de l’abbé Jean Terrasson publiée entre 1737 et 1744. Elle regroupe les 15 livres en 7 volumes.

Selon Diodore, les Scythes, les Bactriens et les Arians (Aryas) formaient le voisinage de l’Inde. Les philosophes et les « physiciens » indiens de l’époque affirmaient qu’aucune de leurs nations ne venait d’ailleurs, qu’elles ne furent jamais colonisées et qu’elles ne fondèrent aucune colonie. Cette information contredit les propos de Philostrate sur l’origine indo-éthiopienne des prêtres égyptiens. Cela dit, l’Inde ne semblait pas se soucier de ceux qui émigraient (et elle ne revendiquait aucun autre territoire que le sien).

Nous enchaînons avec une citation de Diodore.

> *« Les lois des Indes sont presque toutes assez particulières ; mais la plus remarquable est la maxime que leur ont laissée leurs anciens philosophes, de ne traiter personne en esclave, & de se croire tous égaux. Ils ont estimé que rien ne dispose mieux les hommes à toutes fortes d'évènements, que de les accoutumer à ne se regarder ni comme supérieurs ni comme inférieurs à d'autres hommes ; »*

À l'époque, l'esclavagisme se répandait et c'est effectivement « remarquable ». Diodore précise que des classes (et non des castes) structurent la population antique de l'Inde. Elles ne sont pas sans rappeler nos classes sociales actuelles. En fait, cela prendra peu d'efforts aux historiens de démontrer le caractère « exogène » (étranger) du système de castes actuel. D'ailleurs, l'Inde du Sud lutta farouchement contre ce système.

Ensuite, Diodore s'intéresse aux voisins septentrionaux des Indiens : les Scythes. Dans un premier temps, ils résidèrent sur des rives de l'Araxe, une rivière qui se jette dans le fleuve Houra, à 120 km de l'embouchure de la mer Caspienne (Caucase). Leur petit nombre déclenchait les quolibets de leurs puissants voisins. Un souverain scythe, rompu à la guerre, leur permit de s'accroître et de s'étendre. Leurs descendants menèrent des incursions en Thrace (Bulgarie actuelle) et en Égypte. Ils engendrèrent les Saces, les Massagètes et les Arimaspes, entre autres. Ils contrôlaient des colonies en Assyrie et en Médie.

Selon Diodore, les Éthiopiens affirmaient que l'Égypte, au « commencement du monde », n'était qu'une mer. Admiratif, il leur octroyait le statut d'Autochtones (natifs) car dans un monde de migrations perpétuelles, c'était rare. Ils se vantaient de n'avoir jamais été conquis et revendiquaient les premiers peuplements de l'Égypte. Les conquérants Cambyse (Perse) et Sémiramis (Babylone) auraient essuyé de cuisantes défaites sur le sol de l'Éthiopie antique.

Les antiques Éthiopiens étaient-ils des natifs ou des colons de l'Inde ? La génétique des populations apporte une première réponse. L'haplogroupe génétique dit « T » reste majoritaire chez les Kurru de l'Inde (10 sur un échantillon de 18 personnes) et non négligeable chez les Rajus (3/19). Or, en Afrique, le top 4 vit en Somalie : les Dir (24/24), les Dire Dawa (14/17), les Anteony (22/37) et les Afars (30/54). Toutes ces populations vivent au sud de la mer Rouge.

Dans l'Antiquité, les auteurs ne distinguaient pas l'Éthiopie et la Somalie. Nous proposons donc l'hypothèse que des populations somaliennes descendent de colons de l'Inde.



(Galerie photos sur l'Inde) Lahore, Pakistan
Photo : Qasim Rehmani | Pixabay

Âge du fer

Les datations de cet âge peuvent varier et nous optons pour une période entre l'an 1500 et l'an 600 avant notre ère. Elle correspond à la période védique.

Le Rig-Véda décrit la société védique primitive. La compilation de ce texte (le plus ancien du védisme) daterait du 2e millénaire avant notre ère (région nord-ouest du sous-continent indien). À cette époque, cette société se composait de groupes tribaux et pastoraux, distincts de l'urbanisation éteinte d'Harappa (actuel Pakistan). Elle importa dans le sous-continent un panthéon : Indra, Agni, Varuna. Elle vénérait également les Ashvins, souvent représentés sous la forme de chevaux blancs, une symbolique que l'on retrouve chez les Scythes. Officiellement, ces pasteurs nomades apportèrent la langue la plus élaborée de l'époque : le sanskrit. Même les érudits grecs qui accompagnèrent Alexandre en Inde furent « bluffés » par la qualité de cette langue.

> *« Le sanskrit appartient à la famille des langues indo-européennes, dans la branche indo-iranienne, qui inclut la sous-branche indo-aryenne. Le sanskrit a profondément influencé les langues du nord de l'Inde, comme l'hindi, l'ourdou, le bengali, le*

> *marathi, le cachemirien, le punjabi, le népalais, voire le romani (tsigane). »* Source : Wikipédia

Pourtant, le fait que des pasteurs nomades peuvent produire la langue la plus raffinée de l'âge du fer reste cocasse (dans le meilleur des cas). Nous allons donc inverser l'hypothèse : une société autochtone éduqua ces nomades.

L'âge du fer au nord de l'Inde peut se définir par la formation de « Janapadas » (territoires) : Kuru, Panchala, Kosala et Videha. Désormais organisé, le territoire des Aryas (l'Aryavarta) influença leur création qui se caractérisait par la volonté de soumettre les populations locales. À ce sujet, l'étymologie ne nous contredira pas : « jana » désigne un sujet, « pada » le pied et le tout indique une population soumise.

Le territoire Kuru doit son nom à son ancêtre : Kuru… Un de ses descendants fut le premier souverain connu : Pratipa. Une Kaikeya le mit au monde et il épousa une Shibi. Les Kaikeyas créèrent une alliance avec les Puru. Les informations manquent sur les Shibis mais on note l'existence d'un Degmada (district) Shibis en… Somalie actuelle. En résumé, ces noms de personnages et de populations n'ont aucune consonance indo-européenne.

Nous savons qu'une société exogène importa dans le sous-continent indien un panthéon (Indra, etc.). Or, le védisme ne connait qu'une « trinité » traditionnelle : Brahma, Vishnou et Shiva. Dans l'Inde de l'âge du fer, nous assistons donc à une tentative de substitution culturelle (soutenue par une stratégie de soumission de populations locales). Cinq mille ans de civilisation nous enseignent que le besoin de soumettre les autres caractérise les plus ignorants car ils ne connaissent pas d'autre moyen de rayonner.



(Galerie photos sur l'Inde) L'Indus (Cachemire)
Photo : Andromachos Dimitrokallis | Pixabay

Âge du bronze

On s'intéresse à la période entre l'an 3300 et l'an 1800 avant notre ère.

Selon le traité d'astronomie dit Surya Siddhanta (vieux de 1500 ans), le Kali Yuga commence le 18 février -3102 (calendrier julien dit proleptique) ou le 23 janvier -3102 (calendrier grégorien encore proleptique). « Proleptique » souligne la rétroactivité des calendriers julien et grégorien qui ne soutiennent pas une telle antériorité.

L'épopée (guerre) des Bhârata, le Mahâbhârata, se termine au moment de l'entrée dans le Kali Yuga (il y a 5000 ans) et devient du même coup, une source historique contemporaine de la naissance de l'Égypte pharaonique. Elle se distingue par son nombre de strophes (81 936 réparties en 18 livres), un record mondial pour un poème. On peut rappeler que la poésie se caractérise par un texte structuré et mémorisable et dans l'Antiquité (faute de livres), elle était un des supports de la transmission du savoir.

Des historiens modernes réduisent la datation (de ce conflit) de deux… millénaires alors que l'archéologie échoue à le prouver. En fait, cela leur permet d'argumenter

sur l'antériorité d'une tribu pastorale indo-aryenne. Par contre, le Mahâbhârata fait clairement référence au panthéon d'Indra (dont le nombre d'occurrences dépasse les cinq cents). Cela, le texte cite les Aryas seulement trois fois pour souligner leur rôle de spectateurs (vivant et s'abreuvant de rives du Gange).

En fait, ce texte montre que les Aryas demeurent étrangers au panthéon d'Indra. On ne peut même plus écarter une hypothèse : une mystification à grande échelle de brahmanes chargés de la propagande par de nouvelles élites. Par exemple, le texte désigne Indra comme « le plus sensible des Immortels ». L'immortalité reste un concept absent des traditions indo-européennes (Scythes, etc.).

Dans le récit, le rôle d'Indra (malgré son nombre d'occurrences) peut se résumer aisément. Kunti, la première conjointe de Pandu (ancêtre des Pandavas), invoque trois divinités pour engendrer des fils : Dharma (symbolisant l'ordre universel), Vayu (le vent) et Indra (le ciel et la foudre). Les deux derniers rappellent le duo Hermès et Zeus de la tradition grecque, les jumeaux Fūjin et Raijin du shintoïsme japonais, etc. Par contre, Dharma se perpétua (comme sage ou concept) dans l'hindouisme, le bouddhisme, le jaïnisme et le sikhisme.

L'hindouisme compte six systèmes philosophiques et théologiques dont le plus connu reste le yoga. Ils partagent tous la même fondation : le védisme. Ce dernier que l'on peut qualifier d'ascétisme s'étendit sur le sol indien entre le 15e et le 6e siècle avant notre ère. Au 6e siècle, il engendre une caste de prêtres dits brahmanes. Comme ces derniers promouvaient une société de castes, les Dravidiens du sud de l'Inde luttèrent contre ce système pendant treize siècles. Ces « néo-brahmanes » ne doivent pas être confondus avec les brahmanes des temps anciens qui formaient l'élite du védisme ascétique et qui ne fondèrent aucun clergé. Enfin, aucune tradition védique ne soutient le système de castes.

À ce sujet, les autres grands courants philosophiques et théologiques de l'Inde ne reconnaissent pas l'autorité néo-brahmanique. Si l'on se limite aux courants fondés durant l'Antiquité, on peut citer le jaïnisme (un ascétisme « transthéiste » du 10e siècle avant notre ère), la philosophie du Chârvâka (un athéisme fondé au 7e siècle) et le bouddhisme. Le transthéisme se distingue sur un point : il reconnaît à l'être humain la capacité de devenir un « dieu » mais nie l'existence d'autres divinités.

Ces différents courants révèlent une richesse intellectuelle inexistante en Europe et en Orient à cette époque.

Pour revenir à notre épopée, vieille de cinq mille ans, elle se résume à un conflit entre des élites propres à l'Inde. Enfin, à l'exception d'une conjointe désespérée, aucun des acteurs ne se soucie des dieux et les références (même nombreuses) à Indra font penser à des ajouts de copistes zélés. On peut même poser l'hypothèse que dans la version d'origine, l'épouse n'invoqua que Dharma (ce qui suffisait largement).

En résumé, si l'on se fie au Kali Yuga et au récit, la guerre des Bhârata déployait des moyens similaires à celle de Troie deux… millénaires plus tôt. On comprend mieux pourquoi des historiens occidentaux tentent désespérément de sous-dater l'épopée indienne.

On ne quittera pas cette période sans évoquer la cité d'Harappa.

> *« Harappa (…) est un site archéologique situé dans la province du Pendjab, au Pakistan, à environ 20 km à l'ouest de Sahiwal. Le site doit son nom à la ville située à 5 km (…) Le site couvre les ruines d'une ville fortifiée de l'âge du bronze importante, faisant partie de la culture du cimetière H de la civilisation de la vallée de l'Indus. La cité aurait compté jusqu'à 40 000 habitants et occupé une surface de 100 ha à son apogée (vers 2600-1900 av. J.-C.), ce qui en aurait fait une des plus grandes de l'époque. »*
> Source : Wikipédia

À titre de comparaison, la plus importante cité sumérienne de l'époque, Uruk, s'étendait sur 400 hectares mais n'aurait compté « que » 50 000 habitants. En résumé, Harappa joue dans la même cour qu'Uruk. Comme de telles cités ne poussent pas comme des champignons (elles demeurent le fruit d'une longue évolution), il resterait beaucoup à découvrir sur la civilisation harappéenne.



(Galerie photos sur l'Inde) Hyderabad (Inde)
Pixabay

Néolithique

La première société agricole bien établie serait celle de Mehrgarh, entre la passe de Bolan et la plaine de l'Indus (Pakistan actuel). Dès le 7e millénaire avant notre ère, cette société déploya une main-d'œuvre pour la sélection, la plantation, l'entretien et la récolte de plantes alimentaires. Elle domestiqua également des moutons, chèvres, porcs et bœufs (zébus).

Les océanographes du National Institute of Ocean Technology (NIOT) de Madras ont découvert les ruines d'une cité sous-marine dans le golfe de Khambhat (ex-Cambay). La plus grande ruine mesure 200 mètres de long et 45 mètres de large. Les ruines ne sont pas regroupées et s'étendent sur neuf kilomètres le long des rives d'un ancien fleuve. Les datations varient entre le… 8e et le 6e millénaire avant notre ère. En d'autres termes, l'antériorité de cette zone d'habitation peut rivaliser avec Jéricho. Au départ, le NIOT de Madras mesurait les niveaux de pollution marine dans le golfe en utilisant l'imagerie acoustique. Ce n'est que plusieurs mois plus tard qu'une analyse mis en évidence l'existence de ces ruines qui se trouvent à 40 mètres sous le niveau de la mer. Puis le NIOT commença à communiquer sur le sujet en janvier 2002.

D'une façon générale, les ruines partagent des similitudes avec celles de la civilisation de l'Indus apparue trois mille ans plus tard. Par exemple, un édifice, de la taille d'une piscine olympique, dont les marches sont effondrées n'est pas sans rappeler le Grand Bain de Mohenjo Daro, une cité antique de l'Indus. À propos de la ruine la plus importante qui mesure 200 mètres de long et 45 mètres de large, on peut rappeler que le Parthénon à Athènes mesure 70 mètres de long et 31 mètres de large.

Une autre ruine en briques (un entrepôt ?) sort du lot avec une longueur de 180 mètres. On distingue également un système de drainage et des routes. Les datations effectuées à partir d'échantillons de bois fossilisé ont suscité d'intenses controverses. Par exemple, pour Gregory Louis Possehl (1941-2011), anthropologue américain, les courants marins (très forts) du golfe de Khambhat peuvent drainer sur le site des échantillons de bois fossilisé externes.

Le NIOT a reconnu le bien-fondé de la critique et a récupéré d'autres objets. On parle d'outils en pierre polie (non datables), d'ornements et de figurines (non datables), de tessons de poteries, de pierres semi-précieuses (non datables) et de restes humains fossilisés (non datables).

Les tessons de poterie firent l'objet de datations par le National Geophysical Research Institute (NGRI) d'Hyderabad (Inde), le Birbal Sahni Institute of Palaeobotany (BSIP) de Lucknow (Allemagne) et le Physical Research Laboratory d'Ahmedabad (Inde). Tous les tessons datent du 6e millénaire avant notre ère.

Cela dit, la polémique continue car le NIOT récupéra ces objets en draguant les fonds marins au lieu d'utiliser des méthodes de l'archéologie sous-marine. De plus, les dimensions minuscules de tessons permettent difficilement de distinguer une miniature naturelle ou manufacturée. Enfin, les tessons les plus fiables ne présentent pas de similitude avec l'art de la poterie pratiquée dans cette cité, aujourd'hui engloutie, et l'art de la poterie pratiquée par la civilisation de l'Indus.

Pour finir, la cité se trouvant à 30 km de la côte, il restait à expliquer cet éloignement. Harsh Kumar Gupta, un sismologue indien, propose une hypothèse : un gigantesque tremblement de terre causa l'engloutissement de l'ancien delta

d’un fleuve. À ce propos, ce n’est pas le tremblement de terre dans cette région en 2001, à Bhuj, qui le contredira.

Que penser de cette cité ? Tout d’abord, le fait que personne ne s’intéresse aux restes humains fossilisés récupérés par le NIOT peut surprendre. On peut rappeler que la fossilisation reste marginale (dans la nature) et que son unité temporelle de base voisine autour du… million d’années. Ensuite, la forte érosion des tessons de poterie et l’absence de corrélation entre ces tessons et ceux de la civilisation de l’Indus plaident en faveur d’une civilisation originale.

Enfin, l’urbanisme des cités de l’Antiquité se caractérise généralement par un regroupement des habitations protégé par des enceintes de terre et de bois, voire de murailles afin de protéger la population contre les animaux sauvages et les pillards. Dans le cas de cette cité engloutie, rien de tel : elle restait ouverte et longiligne (comme si elle ne craignait pas les agressions).

On parle peut-être du plus ancien foyer urbain sur Terre. Pour pousser plus loin, on pourrait suggérer d’analyser les ornements et les figurines trouvées sur le site. Enfin, 9 km de longueur multipliés par 200 m de largeur (moyenne), cela fait tout de même 180 hectares, soit bien plus que la cité d’Harappa édifiée trois… mille plus tard.



(Galerie photos sur l'Inde) Sommet d'un temple
Photo : Pascal Ohlmann | Pixabay

Préhistoire

Créée en 1835 par le physicien français François Arago, la revue C*omptes rendus de l'Académie des sciences* (France) permet aux chercheurs de faire connaitre rapidement leurs travaux à l'international. La revue se décline en sept titres et nous allons nous intéresser au titre *Palévol* (Paléoanthropologie & évolution). Et plus particulièrement, au volume 15 de mars 2016 (pages 279-452, en anglais) et au résumé en français publié par le site hominides.com dont nous allons citer et commenter quelques passages.

> *« Une équipe du Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle (…) et de la "Society for Archaeological and Anthropological Research" (Chandigarh, territoire de l'Union indienne) a découvert, dans les piémonts himalayens du nord-ouest de l'Inde, les traces d'une activité typique du genre Homo datant de la fin du tertiaire (2,6 millions d'années [Ma]). Cette découverte est le fruit de plusieurs années de prospection dans les Siwaliks et remonte au printemps 2009 au lieu-dit Masol connu depuis le début du XXe siècle pour sa faune fossile. Ces témoignages correspondent à des traces de découpes faites par des tranchants de pierre en quartzite encore visibles sur des fossiles de bovidés mêlés à des outils lithiques.*

L'ordonnancement des traces atteste d'une intelligence technique hautement réfléchie attribuée ordinairement au genre Homo, connue jusqu'à présent en Afrique de l'Est à 2,55 Ma (Kada Gona, Ethiopie), soit tout au début du Quaternaire. »

En résumé, cet hominidé est un demi-million d'années plus âgé que notre présumé ancêtre, l'ergaster d'Afrique. De plus, il bat le record d'ancienneté du genre sur Terre, détenu par habilis et rudolfensis. Pour la paléoanthropologie, cela équivaut à un séisme.

« La faune est particulièrement riche en espèces de vertébrés aquatiques et terrestres : des tortues, quelques crocodiles, de nombreux hippopotames, des tortues terrestres géantes (Colossochelys), de rares carnivores avec la hyène et la panthère ; un mammifère proche de l'hippopotame adapté à des sols boueux mous (Merycopotamus), des mammifères de très grande taille comme le Stegodon et l'Elephas (éléphants), le Sivatherium (girafe), des chevaux (Hipparion, Equus), des chameaux, de nombreuses espèces de bovidés, des cerfs, des sangliers, des petits chevrotains. L'accumulation d'une aussi grande diversité d'espèces toutes tailles confondues, s'explique par les inondations de rivières débouchant dans la plaine depuis l'Himalaya, telle que la Sutlej actuelle en période de mousson. Des galets en quartzite accumulés à proximité des fossiles provenaient des terrasses himalayennes et constituaient la matière première nécessaire à la découpe des charognes. »

Des girafes en Inde ? Ces découvertes donnent le vertige et nous pouvons parier sur le fait que les « quartiers » de l'anthropologie se déploieront dans le sous-continent indien durant ce siècle.



(Galerie photos sur l’Inde) Bharata natyam, danse classique tamile.
Photo : Pashminu Mansukhani | Pixabay

Du mythe

Revenons sur l’hypothèse largement répandue selon laquelle une population nomade et pastorale conçut le langage le plus élaboré de l’âge du fer : le sanskrit. Nous allons nous intéresser aux consonnes (et à leur prononciation) car les voyelles ne s’occupent que du lien entre elles.

Pour l’exercice de comparaison, nous considérerons deux langues voisines du sanskrit à l’âge du fer : celle des Tamils (Tamouls) de l’Inde du Sud et celle des Scythes indo-européens au nord de l’Inde. Faute d’études sur les langages de l’âge du fer, nous comparerons leurs héritières : le sanskrit et le tamil actuels ainsi que le gaélique irlandais, descendant direct du langage des Scythes (cf. notre essai *Scythia*). Nous savons que les langues évoluent mais leurs « briques » (les consonnes) résistent mieux au changement. Cela dit, la prononciation peut radicalement changer d’une époque à une autre et en particulier, au sein des langages qui migrent. Pour cette raison, dans notre comparatif, nous intégrerons une version du proto-indo-européen (PIE), soit la racine (hypothétique) des langues indo-européennes.

Tout comme les instruments de musique produisent des notes, nos organes vocaux produisent des phonèmes (consonnes, diphtongues et voyelles). Cela dit, les

instruments jouent et nos organes articulent. Parmi les principaux, on peut citer les lèvres, la langue et le palais. Un organe devient un instrument « à vent » lorsque l’air que nous aspirons (et expirons) conditionne le phonème. Pour revenir aux consonnes, nous présentons ici une hiérarchie des articulations nécessaires pour les produire.

Niveau 1	Niveau 2	Niveau 3
coronale	apicale	alvéolaire
		dentale
		linguo-labiale
		post-alvéolaire
		rétroflexe
	laminale	
dorsale	palatale	
	uvulaire	
	vélaire	
glottale		
labiale	bilabial	
	labio-dental	
liquide	latérale	
	vibrante	battue
		roulée
nasale	affriquée	
	spirante	
	fricative	
	occlusive	
semi-voyelle		

Par exemple, une consonne coronale s’articule dans la zone dentale, alvéolaire (alvéoles des dents de la mâchoire supérieure) ou post-alvéolaire (jonction entre les alvéoles de la mâchoire supérieure et le palais dur). Nous ne rentrerons pas dans les détails (parfois complexes) de l’articulation. Néanmoins, on précisera qu’une langue palatale (par exemple) signifie qu’une majorité de consonnes utilisent ce type d’articulation.

Les quatre langages considérés cumulent 67 consonnes distinctes, dont 27 pour le sanskrit, 26 pour le tamil, 23 pour le PIE et 21 pour le gaélique (source : *mustgo.com/worldlanguages* sauf pour le PIE). Ils ne partagent aucune consonne

commune. Le sanskrit (contrairement aux autres) n'utilise pas les consonnes simples suivantes : k, m, n, p et r. Les coefficients de corrélation linéaire (compris entre -0,337 et -0,358) des consonnes entre le sanskrit et les trois autres langues demeurent identiques et faibles.

Linear correlation 1

Parameters

Cross-tab parameters	
Sort results	yes
Sort criterion	r statistic
Input list	Target (Y) and input (X)

Results

Y	X	r	r²	t	Pr(>|t|)
Sanskrit	PIE	-0.3377	0.1140	-2.8921	0.0052
Sanskrit	Tamil	-0.3420	0.1170	-2.9346	0.0046
Sanskrit	Gaelic	-0.3583	0.1284	-3.0944	0.0029

Computation time : 0 ms.
Created at 2020-05-17 09:45:10

Résultat. Logiciel libre de modélisation statistique : Tanagra

Nous allons donc nous intéresser aux articulations des 11 consonnes communes au sanskrit et à d'autres langues : 5 pour le tamil, 4 pour le PIE et 3 pour le gaélique. On peut parler de peaux de chagrin mais nous allons tout de même poursuivre l'exercice.

Consonne	Gaélique	PIE	Sanskrit	Tamil	Commun
dʒ			post-alvéolaire & palatale	post-alvéolaire	post-alvéolaire
ʃ	vélaire		post-alvéolaire & palatale		dorsale
g^h		dorsale	vélaire		dorsale
ɲ			post-alvéolaire & palatale	palatale	palatale
t	post-alvéolaire & palatale	coronale	alvéolaire & palatale		coronale
ʈ			rétroflexe	rétroflexe	☺
tʃ			post-alvéolaire & palatale	post-alvéolaire	post-alvéolaire
ʋ			bilabial	labio-dental	labiale

On obtient une correspondance (sur onze) entre le sanskrit et le tamil (les voisins de toujours) et des « proximités » dans l'articulation des autres consonnes. D'une façon générale, les langages indo-européens maintiennent un équilibre entre les consonnes coronales (articulées avec la zone dentale) et dorsales (avec la partie postérieure de la langue). Par contre, les coronales dominent au sein du sanskrit et du tamil. De plus, l'indo-européen entretient (depuis le PIE) des consonnes glottales (inconnues du duo sanskrit-tamil).

En résumé, soutenir la parenté entre le sanskrit et l'indo-européen relève de la fantaisie. En fait, compte tenu de sa singularité et de son raffinement, on peut sérieusement envisager la conception du sanskrit sur plusieurs millénaires par une société stable et capable d'édifier des villes dont l'une d'entre elles remonte au 6e millénaire avant notre ère.